

Je suis Parisien 29 Juin 36
■ Congrès international des écrivains

Le « Congrès international des Ecrivains pour la défense de la culture » vient de se tenir à Paris, au Palais de la Mutualité.

MM. André Gide, André Malraux, André Chamson, Julien Benda, Jean Guéhenno, Paul Ehrard, Erihmbourg, Eugène Dabit, Louis Aragon, Tristan Tzara, Heinrich Mann, Michaël Gold, etc., étaient présents.

M. Heinrich Mann, acclamé par une salle debout en délire, expliqua que « la pensée était menacée sérieusement, et qu'il convenait de protester énergiquement contre un pays qui ne se contente pas de supprimer la liberté, mais va jusqu'à brûler la pensée.

« Il faut, ajouta-t-il, abattre cette poignée d'imbéciles par le fer et par le feu. » Et il obtint le plus franc succès en citant la lettre de Voltaire à un abbé pluminif qui lui avait remis son livre :

« Je suis sûr, mon cher abbé, que votre livre fourmille de mille imbécillités, mais je donnerais jusqu'à la dernière goutte de sang pour qu'il soit imprimé. Car il faut que les opinions les plus diverses soient entendues. »

A dire vrai, le public n'écoula guère les orateurs, car la chaleur incitait à une douce somnolence. De temps en temps, l'éclat de la voix, à la fin d'une période, réveillait les auditeurs qui, surpris, applaudissaient avec frénésie. M. Heinrich Mann se fit ainsi applaudir par surprise en parlant du « révolutionnaire Clemenceau ».

M. Heinrich Mann avait à peine quitté la tribune que les vedettes du Congrès désertèrent l'estrade. On vit MM. André Gide, André Malraux, André Chamson, Eugène Dabit, etc., filer à l'anglaise.

M. Jean Guéhenno, qui présidait, céda, avec une joie non dissimulée, son fauteuil à M. Moussinac.

On en arrivait au menu fretin : les sur-réalistes.

On annonça alors que M. Tristan Tzara allait parler de poésie et qu'il céderait la place à Paul Ehrard, à qui succéderait quelque surréaliste plus obscur, hermétique.

C'est à ce moment que se produisit un curieux incident. M. Tristan Tzara venait de terminer son discours, lorsque des voix véhémentes s'élevèrent de toutes parts pour protester. Aussi attrayante que soit la parole surréaliste, le public, qui, sur la foi des quotidiens, était venu entendre des explications sur le cas d'un écrivain russe de langue française, Victor Serge, se sentait un peu volé.

M. Henry Poulaille, entouré de Mlle Madeleine Paz et d'Edouard Peisson, ne cachait pas son mécontentement. On connaît, en effet, la brutale franchise d'Henry Poulaille : il se moque bien de la subtilité des « combines » des communistes français, qui courbent toujours l'échine devant Moscou.

Visiblement, chacun était impatient d'entendre le chef de la « littérature prolétarienne » dire leur fait aux pseudo-écrivains de l'Humanité.

Mais les chefs avaient recruté quelques costauds de Ménimontant chargés d'empêcher Henry Poulaille de parler.

Ainsi donc, à ce Congrès où Heinrich Mann venait d'inviter les intellectuels à lutter pour que « la pensée soit libre dans tous les pays », les sbires des communistes jetaient à la porte M. Henry Poulaille et M. Edouard Peisson.

Dans le hall, bien qu'encadré par les costauds rouges, M. Henry Poulaille réussit à arracher sa photographie, que les organisateurs du Congrès avaient affichée à côté de celles de MM. André Gide, Louis Aragon, André Malraux, Tristan Tzara, etc. Les partisans du chef de la littérature prolétarienne, qui avaient quitté la salle, applaudirent chaleureusement.

On chuchotait, dans les couloirs, un chiffre : un demi-million. M. Gide n'a, paraît-il guère écrit plus de la traduction et de la vente de ses livres en U.R.S.S.

Quant à M. Heinrich Mann, on comprend mal que cet écrivain allemand que le chancelier Hitler a mis à la porte profite de cette situation et se fasse passer pour un martyr du fascisme, alors que chacun sait qu'Heinrich Mann n'a presque jamais habité son pays, préférant la Côte d'Azur et les Vosges.